

## [L' « Homme semence » est-il une nouvelle imposture littéraire ?](#)

Première partie d'une enquête en deux volets consacrée à l'ouvrage *L'Homme semence*

*Le film « Le Semeur », sorti en novembre, est tiré du récit « vrai » d'une femme du début du XXe siècle, « L'Homme semence ». Un livre qui, depuis plusieurs années, obtient un succès grandissant mais dont l'auteure et l'authenticité posent question. Enquête sur un petit succès littéraire plein de mystères.*



Extrait du film « Le Semeur » bande annonce : <https://youtu.be/4aQsA6sYroY>

C'est l'histoire d'un livre. Ou plutôt l'histoire de l'histoire d'un livre. Le livre, c'est [L'Homme semence](#) qui a inspiré le film *Le Semeur* de Marine Francen (sorti le 15 novembre dernier) et qui, depuis sa parution en 2006, chez un petit éditeur varois, connaît un succès grandissant. L'histoire, c'est celle d'un village de montagne dont tous les hommes, victimes de la répression après [le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte](#) (1851), ont été arrêtés, laissant les femmes seules et démunies pendant plusieurs années jusqu'à la venue d'un homme qui va assouvir leur désir et les « ensemercer ».

L'histoire de l'histoire, c'est la façon dont ce récit écrit par une témoin des événements, Violette Ailhaud, a été transmis puis édité. Rédigé en 1919, plus de soixante ans après les faits, il est glissé, par son auteure, parmi les papiers de sa succession, peut-on lire sur le site de la maison d'édition. À sa mort, survenue en 1925, le notaire a ordre de n'ouvrir l'enveloppe qui le contient qu'en 1952.

**« Après ouverture, peut-on lire sur le site des éditions Parole, la consigne indiquait [que le] manuscrit devait être confié à l'aîné des descendants de Violette, de sexe féminin exclusivement, ayant entre 15 et 30 ans. Yveline, 24 ans alors, s'est retrouvée en possession du texte, texte qu'elle a confié aux éditions Parole en 2006. »**

### Une illustre inconnue

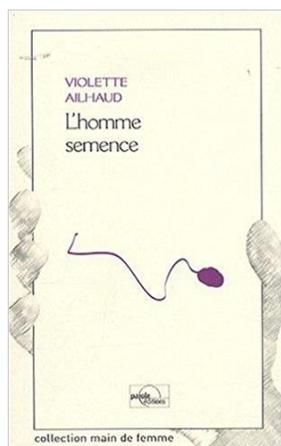
Cette belle et étrange histoire suscite intérêt et curiosité. Elle n'est, sans doute, pas pour rien dans le succès du livre. Étrange ce parcours qui, de 1919 à 2006, a mis un siècle à aboutir à la parution de ce bref récit de moins de quarante pages, écrit d'une plume vive et maîtrisée, précise et dépouillée, passablement contemporaine. Étrange aussi cette auteure qui, malgré ce que son livre révèle de talent littéraire, n'a jamais rien publié. D'elle, Violette Ailhaud, on ne sait que le peu de choses qu'elle dit d'elle dans une courte préface et ce que son éditeur veut bien livrer.



En 1919, elle a 84 ans et vit dans un village du plateau de Valensole, dans les Alpes-de-Haute-Provence, le Poil (**photo**), aujourd'hui abandonné et en ruines. La grande saignée de la Première Guerre mondiale qui a vidé les bourgs de leurs hommes lui rappelle alors les événements de 1851 et la façon dont les habitants mâles avaient soudain disparu. Un souvenir douloureux et amer dont elle veut témoigner avec force. Sur sa vie elle-même, elle livre peu de choses sinon qu'elle a enseigné le français et eu pour langue maternelle le provençal dont **« elle admire la résistance »**. C'est à peu près tout.

Pour tenter d'en savoir plus, il n'y a d'autre solution que de partir sur les lieux et de plonger dans les archives. Mais les registres d'état civil du Poil, le village où elle a habité, ne disent rien d'elle. Ni ceux des villages autour. Les actes et les recensements ne contiennent pas son nom. Pas d'articles de journaux non plus, pas de tombe. Pas de Violette Ailhaud nulle part. Pas même de Violette, prénom inusité dans cette région et à cette époque.

## Une vraie base historique (ou presque)



À défaut de retrouver sa trace là où d'ordinaire on cherche les ancêtres disparus, il faut retourner à la seule chose qui reste d'elle : **L'Homme semence**. Outre les quelques mots sur elle dans la préface, elle livre dans son récit de rares éléments biographiques. Elle a, en 1851, 16 ans, et voit son « amoureux », Martin, tué par les gendarmes en février 1852. Un épisode qui, là aussi, n'a curieusement pas laissé de traces dans les archives. Son père, qu'elle désigne comme un maire et un chef de l'insurrection contre le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, a été déporté en Guyane et est mort [aux îles de Salut](#).

C'est là un élément important car le chef de la rébellion républicaine dans les Basses Alpes (devenues Alpes-de-Haute-Provence) s'appelle Ailhaud, comme elle. André Ailhaud, dit Ailhaud de Volx (le village où il est né) a pris la tête des troupes républicaines, menant une célèbre bataille contre l'armée bonapartiste en décembre 1851 au [village des Mées](#). Puis il s'est enfui, s'est caché, a été arrêté début 1852 et a été condamné au bagne. Déporté en Guyane, atteint du scorbut, il est mort en 1854 dans les îles du Salut.

Ce parcours correspond, à un détail près – il n'était pas maire, comme elle l'indique, mais fils de maire –, à ce que livre Violette. Cette petite erreur peut être due au fait qu'elle a, dit-elle, alors 84 ans et que les souvenirs se sont, longtemps après les faits, probablement un peu altérés. Mais qu'importe puisqu'à travers ce père dont la vie et l'action sont bien connues des historiens de la région, on peut reconstituer sa vie à elle. Ou presque.

### Détails fantaisistes

[André Ailhaud](#), marié en 1833, a bien eu une fille en 1835... qui ne s'appelait pas Violette mais Hélène Marie. L'auteure a-t-elle eu la coquetterie de changer son prénom ? Non, puisqu'Hélène est morte à 11 mois en 1836. Ailhaud a eu d'autres filles mais pas cette année-là et pas avec ce prénom-là. Surtout, lui et sa famille n'habitaient pas, en 1851, un village du plateau de Valensole où est censé se dérouler le récit, mais à Château-Arnoux, au bord de la Durance, dans la vallée, à cinquante kilomètres de là.

Violette n'est apparemment pas la fille du chef de l'insurrection.

Peut-être celle d'un autre chef ? Les données des personnes poursuivies après l'insurrection – plus de 1600 personnes dans les Basses Alpes – ne contiennent pas de profils susceptibles de correspondre aux affirmations de Violette. Ils sont peu nombreux à avoir été déportés en Guyane et encore moins nombreux à être morts aux îles du Salut.

De sorte que les informations de l'auteure semblent un peu fantaisistes.

Ce ne sont pas les seules.

### Une vision du XX<sup>e</sup> siècle

Car, en réalité, si la répression de 1851 a touché de nombreux habitants de la région, elle n'a pas dépeuplé les villages. Certains bourgs, comme Valensole, ont compté jusqu'à 73 personnes arrêtées, ce qui est beaucoup mais bien peu par rapport à la population totale (plus de 3000 âmes). De même, dans les petites communes du plateau de Valensole, comme Puimoisson ou Mézel, de plusieurs centaines d'habitants chacune, près d'une vingtaine d'hommes ont été poursuivis mais cette « **saignée** » n'a eu aucun effet sur la démographie. Il restait au village plus de deux cent cinquante hommes.



Le plateau de Valensole aujourd'hui [via Wikimedia](#)

Les mariages n'ont pas cessé et les naissances se sont succédé. D'autant que beaucoup d'insurgés, graciés ou condamnés à de faibles peines, sont rentrés assez vite chez eux, souvent dès 1852. La comparaison, établie dans la préface, avec la vraie saignée que fut 1914-18 n'a pas de sens et ce d'autant qu'à la veille de la Première Guerre mondiale les villages s'étaient largement dépeuplés du fait de l'exode rural.

En réalité, la description du village que fait Violette Ailhaud correspond plus à une vision du XX<sup>e</sup> siècle que du XIX<sup>e</sup>. Elle rappelle les écrits de Giono et son observation du monde déserté de l'entre-deux-guerres. La référence à l'auteur du **Hussard sur le toit** n'est pas anodine puisque l'œuvre de l'écrivain de Manosque a pour décor ces mêmes collines et villages et que l'écriture précise et dépouillée de Violette, son goût pour la nature et la vie paysanne, rappelle indéniablement les récits de Giono et plus précisément **L'Homme qui plantait des arbres**, court roman sur un berger « semeur ».

### In vraisemblances

Qui était donc cette Violette Ailhaud, née en 1835 et morte en 1925, sans laisser de traces, et qui, bien qu'ayant vécu presque entièrement au XIX<sup>e</sup> siècle, possède un regard et une plume ancrés dans le XX<sup>e</sup> ? Et pourquoi ce récit est-il présenté comme véridique alors qu'il n'a rien de vraisemblable ?

Car même sans plonger dans les archives, certains éléments du récit étonnent. Comme par exemple, le fait qu'il n'y ait, dans ce village, aucun adolescent ou pré-adolescent qui, les années passant, atteigne l'âge adulte. Violette évoque la présence d'enfants mais s'inquiète de la disparition totale et définitive des hommes : « **Plus d'hommes nulle part** » ? Les enfants ne seraient donc que de sexe féminin ?

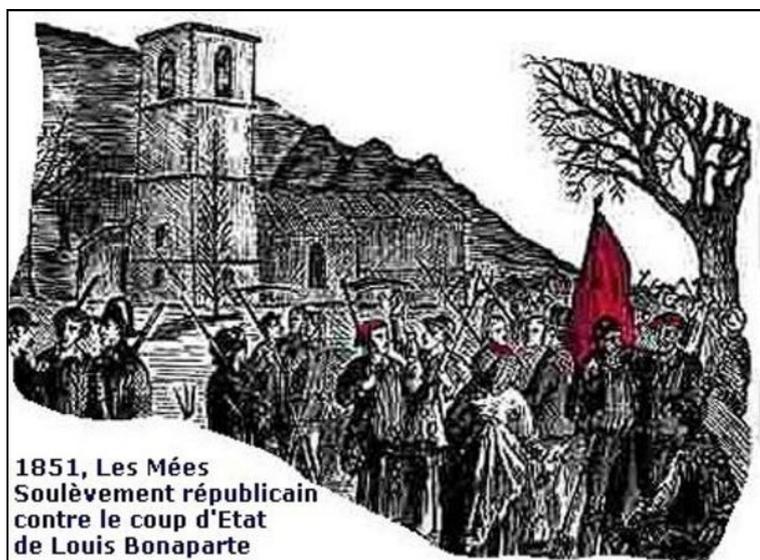
L'autre invraisemblance est que cette attente de plusieurs années ne pousse aucune de ces femmes à s'aventurer en dehors du village comme si leur bourg était situé au milieu d'un vaste océan. Personne n'y vient – sauf un homme donc, au bout de deux ans – ni n'en sort jamais. Or, contrairement à une idée répandue, les gens se déplaçaient beaucoup avant l'ère de l'automobile, y compris dans les villages reculés. Mais Violette et ses amies, bien que souffrant de l'absence d'hommes, n'ont pas l'idée de parcourir les quelques kilomètres qui les séparent du village ou de la ville d'à côté. L'explication qu'elle donne étonne :

**« Nous ne sommes pas allées vers les autres [...] par peur, par crainte de découvrir que, au-delà de l'horizon de nos terres, il n'y avait peut-être rien d'autre que le silence et la mort. »**

### Un conte plus qu'un récit

Pourquoi soudain le silence ou la mort aurait tout recouvert ? Mystère. Mais le fait est que pendant plusieurs années (au moins quatre selon mon décompte), elles ont vécu coupées du monde sans même recevoir ni aller chercher des nouvelles de leurs hommes emprisonnés ou déportés. Ces hommes qui, étrangement et contrairement à beaucoup de leurs camarades, n'ont bénéficié d'aucune grâce ou de faibles peines qui leur auraient permis de revenir rapidement.

Ces éléments disent la réalité du récit : celui d'une nouvelle de pure fiction, caractérisée par l'absence de description précise des lieux, de noms, par une écriture volontairement romanesque aux antipodes des chroniques des institutrices d'autrefois. Le livre tient plus de l'allégorie ou du conte que du récit. Il est clairement une œuvre littéraire et non la narration d'un événement.



1851, Les Mées  
Soulèvement républicain  
contre le coup d'Etat  
de Louis Bonaparte

Soulèvement républicain [via Wikimedia](#)

Pourquoi dès lors l'auteure a-t-elle cru nécessaire de faire précéder sa nouvelle de cette préface où elle se présente et affirme raconter « **ce qui s'est passé après l'hiver de 1852** » ? Est-ce vraiment elle qui a signé cette introduction ? L'éditeur l'ayant complétée de quelques précisions, notamment sur l'étrange parcours du manuscrit, on en vient à se demander si ce n'est pas l'éditeur lui-même ou l'heureuse détentrice du manuscrit qui a tenu à remettre ce texte dans son contexte et lui fournir une explication, lui donnant au passage une authenticité qu'il n'a sans doute pas.

### « Elle n'existe probablement pas »

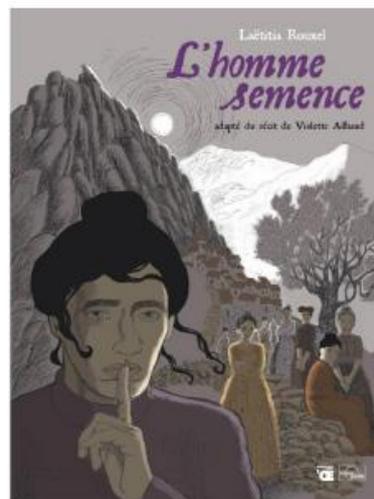
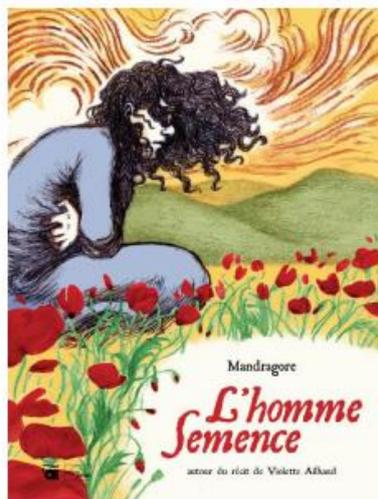
Si le récit n'a rien de réel, cela signifie-t-il que l'auteure elle-même est une création ? Raison pour laquelle Violette Ailhaud n'aurait laissé aucune trace ? Jean Darot, l'éditeur, entend les doutes et les remarques que bien des lecteurs formulent. Il les écoute avec patience sans y répondre : « **On n'a rien**, dit-il simplement. **Absolument rien.** »

Violette Ailhaud ? « **Elle n'existe probablement pas** », admet-il. Pour lui, il s'agit sans doute d'un nom d'emprunt. Le manuscrit au parcours étrange ? « **Le rôle d'un éditeur n'est pas de faire une enquête de police.** » Cette histoire de village sans homme ? « **On s'est rapprochés des gens qui travaillent sur le sujet [la répression de l'après coup d'État].** »

Associations, historiens, amateurs sont nombreux à se consacrer à l'insurrection républicaine de 1851 dans la région. Un professeur de l'université de Provence a d'ailleurs écrit la postface du livre. Un autre historien, [animateur de 1851.fr](http://animateur.de1851.fr), accompagne Jean Darot lors de la présentation du film pour apporter un éclairage factuel. Car l'insurrection de 1851 reste vivante dans la région où elle apparaît comme un élément de fierté et d'identité. En portant cette mémoire, « Violette Ailhaud » a servi ce combat mémoriel local qui, en retour, contribue à la diffusion de son livre.

### Non-fiction et noms fictifs

Est-ce la raison pour laquelle, il était important d'apporter un crédit d'authenticité à ce conte ? Jean Darot dit l'ignorer. Il continue de croire à l'histoire et à sa véracité. Aux questions précises, il rétorque humblement : « **Je ne sais pas quoi répondre.** » C'est bien lui pourtant qui a publié le manuscrit et rencontré celle qui l'a reçu en héritage. Yveline ? Elle n'existe pas non plus sous ce nom. « **C'est un nom que nous avons choisi parce que la personne ne voulait pas apparaître. Elle souhaite qu'on lui foute la paix.** » Il n'a d'ailleurs plus guère de relations avec elle, dit-il. Elle a apporté le manuscrit écrit sur un cahier quadrillé puis est repartie avec. « **Elle a accompli son travail de transmission.** »



Touche-t-elle des droits d'auteur sur la vente du livre ? « **Nous avons un arrangement avec elle** », affirme mystérieusement Jean Darot. Il refuse d'en dire plus pour protéger « Yveline » et respecter l'accord passé. Si « Yveline » n'est pas Yveline et « Violette Ailhaud » pas Violette Ailhaud, quel crédit dès lors apporter aux autres informations ? Faut-il croire à l'histoire du semeur ? Et à l'étrange parcours du manuscrit gardé par un notaire pendant vingt-sept ans avant d'être remis à l'aînée des héritières « **âgée entre 15 et 30 ans** » ? Pour quelle raison l'auteure a-t-elle édicté cette consigne ? Et pourquoi cacher son identité alors qu'elle est censée être morte il y a près d'un siècle ? Jean Darot n'a pas de réponse. « **J'ai choisi de faire confiance. Je fais confiance aux gens.** »

L'auteure avait-elle peur de choquer ? Le récit rapporte la façon dont les femmes du village se « partagent » un seul et même homme et se font « ensemençer » sans attendre le retour de leur mari ou compagnon. À moins que, s'étant glissée dans la peau de la fille du meneur – réel – de l'insurrection, « Violette Ailhaud » souhaitait laisser passer suffisamment d'années afin qu'aucun des enfants d'André Ailhaud ne soit encore vivant ? Ou qu'aucune actrice de l'histoire ne puisse se reconnaître ? La date de 1952, soit cent ans après les faits, offre la garantie que tous les protagonistes de 1852 soient morts.

### « Ce qui est intéressant, c'est ce qui est dit dedans et la beauté du texte »

Mais pourquoi n'avoir pas tout simplement ôté toute allusion à Ailhaud ? Pourquoi surtout revendiquer l'authenticité du récit alors même que tout indique qu'il s'agit d'un conte ? Que ni les lieux ni les héroïnes ne sont identifiables ?

À toutes ces questions, l'éditeur répond sur un autre terrain :

« **À chaque fois que nous organisons une réunion, les gens s'interrogent. Mais à la fin, il y a toujours quelqu'un qui clôt le débat en disant : "Maintenant, on s'en fout. Ce qui est intéressant, c'est ce qui est dit dedans et la beauté du texte." Quand on est éditeur, parfois on ne comprend**

***pas tout, mais il nous semble important de publier des textes de cet acabit... Ça fait avancer l'humanité. »***

Certes, le texte est fort et beau mais pour autant n'est-il pas nécessaire, face au succès qui ne se dément pas, de connaître l'auteure ? De savoir si cette volonté d'authenticité répond à un besoin réel ou à une sorte de mystification littéraire ? Beaucoup de lecteurs et lectrices ont été frappés par la maîtrise de l'écriture et son ton contemporain. Une institutrice du XIX<sup>e</sup> siècle peut-elle vraiment avoir écrit ce texte ? Peut-elle avoir dit : « ***J'ai programmé notre relation*** » ou « ***le garçon manqué que j'étais*** », expressions qui apparaissent semble-t-il après sa mort ? Peut-elle avoir écrit : « ***Je prends, je mords, je frappe, je ne sais plus où je suis, je disparaissais, je perds conscience*** » ou « ***La nuit court ainsi pleine de pluie, de la faim de nos corps, de grands moments de tendresse et de caresses*** », sans poursuivre un but littéraire ? Faut-il voir derrière ses phrases, la plume d'un(e) écrivain(e) authentique ? Derrière ce nom d'emprunt, la marque d'un(e) auteur(e) véritable ?

## [On a retrouvé la trace de la véritable auteure de « L'Homme semence »](#)

*Deuxième partie d'une enquête en deux volets consacrée à l'ouvrage [L'Homme semence](#)*

***Si Violette Ailhaud n'a pas écrit ce livre au succès grandissant depuis sa publication en 2006, qui se cache alors derrière ce mystérieux alias?***

Bien des lectrices et lecteurs de [L'Homme semence](#), séduits par la force du récit et la beauté de l'écriture, ont cherché à en savoir plus sur son auteure et sur le village où l'action s'est déroulée. L'éditeur, Jean Darot, qui a publié le manuscrit, se dit incapable de fournir la moindre information. Les doutes et les éléments qui lui parviennent à mesure que le succès s'affirme lui font penser que Violette Ailhaud n'est « ***probablement*** » qu'un pseudonyme. Il prétend tout ignorer de l'identité et des raisons pour lesquelles l'auteure se serait dissimulée derrière ce nom.

De même, le village qui sert de décor et dont le nom ouvre le livre – « Le Saule mort, le 19 juin 1919 » – ne serait pas celui-là. L'éditeur souligne que si c'est bien dans ce hameau, situé sur [la commune du Poil](#) (Alpes-de-Haute-Provence), que l'auteure a écrit son récit et que c'est bien là, aussi, qu'elle a fini ses jours, l'action elle-même s'est déroulée ailleurs, dans un autre village des environs qu'il s'agit d'identifier avec les minces indices contenus dans le texte. Car en vérité, l'auteure ne livre que peu d'éléments, ne donnant qu'une description succincte des lieux comme si elle s'était refusée à ancrer son histoire dans un endroit déterminé.

Peut-être parce que, comme elle le dit en préface, elle voulait que son histoire « ***se répande au-delà*** » de sa région, ou bien parce qu'elle entendait en renforcer l'aspect fictionnel. Le court texte a des allures de conte et les lieux dans lesquels il s'insère, une fonction de décor. Il importe qu'il soit un village isolé en haut d'un plateau venté, dominant une vallée, dans les massifs de la Haute Provence, mais il importe peu qu'on puisse le situer et l'identifier. Il ne comporte aucun nom de village ou d'indication géographique précise. L'éditeur affirme cependant, dans une note en bas de page, que le plateau où est « ***posé le village*** » est celui de Valensole, à l'est de Manosque et au sud de Digne. Mais il ne précise pas ce qui lui permet de l'affirmer.



Plateau de Valensole [via Wikimedia](#)

## Jeu de piste

Il est vrai que l'auteure insère quelques références qui, si elles ne situent pas précisément le village, donnent des indications. Elle évoque la rivière l'Asse, « **mes sentiments arrivent comme une crue de l'Asse** », la montagne de Lure, « **ma montagne préférée bien que je n'y sois jamais allée** » et Les Mées, où se sont rendus les hommes du bourg afin de participer à la bataille qui a opposé républicains et armée régulière après le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte en 1851. Le « **bois du Défend** » est le seul lieu qu'elle désigne comme un endroit proche du village. Mais c'est un nom très courant puisque, autrefois, le « **bois du défend** » était la partie de la forêt communale où il était interdit de couper le bois.

Ces indications permettent de situer indéniablement le récit dans les massifs des Basses Alpes (devenues Alpes-de-Haute-Provence) mais pas dans un village précis, ce qui pousse certains à désigner différentes communes, essentiellement du plateau de Valensole, suivant l'affirmation de l'éditeur Jean Darot.

La localisation du lieu, sorte de jeu de piste, serait anecdotique si l'auteure était identifiée. Mais, en l'absence d'informations sur la personne qui se cache derrière le pseudonyme de Violette Ailhaud, le nom de l'endroit apparaît comme un moyen de retrouver sa trace. D'autant que, puisque l'indication fournie par l'éditeur – « le plateau de Valensole » – ne semble pas reposer sur le récit, il faut en déduire que Jean Darot a plus d'éléments biographiques qu'il ne le dit et que ces éléments biographiques renvoient au plateau de Valensole.



L'Asse [via Wikimedia](#)

Le plateau de Valensole donc, et ses nombreuses communes, laissent de nombreuses possibilités. Mais, compte tenu de quelques éléments épars – la rivière l'Asse, la vue sur la montagne de Lure, la vallée qui descend –, les soupçons se resserrent sur quelques villages seulement : [Bras-d'Asse](#) et [Puimoisson](#), essentiellement. Des soupçons qui ne semblent ouvrir sur aucune piste puisque les archives de ces deux communes ne gardent pas trace non plus d'une Violette Ailhaud, pas même d'une Violette.

## Le cas Maria Borrély

Pourtant, un élément, a priori anodin, retient l'attention : une écrivaine de la région a situé un de ses romans dans le premier de ces deux villages et a vécu près de quinze ans dans le second. Cette auteure, c'est [Maria Borrély](#), contemporaine et amie de Jean Giono. Elle a écrit plusieurs ouvrages ayant pour décor les villages isolés des Basses Alpes. Auteure rare – elle n'a publié que quatre livres –, Maria a été éditée au début des années 1930 dans la prestigieuse « collection blanche » de Gallimard, et fut louée par Giono mais aussi par André Gide.

Proche de l'écrivain de Manosque par ses thématiques – les villages isolés, les paysans aux âmes fortes, la nature des Basses Alpes – et par son style – dépouillé, vif et réaliste –, elle a connu un réel succès critique. Pourtant, après avoir signé un contrat qui la liait pour dix ouvrages avec la NRF, elle a, après seulement trois romans, cessé de publier le moindre livre jusqu'à sa mort, en 1963.



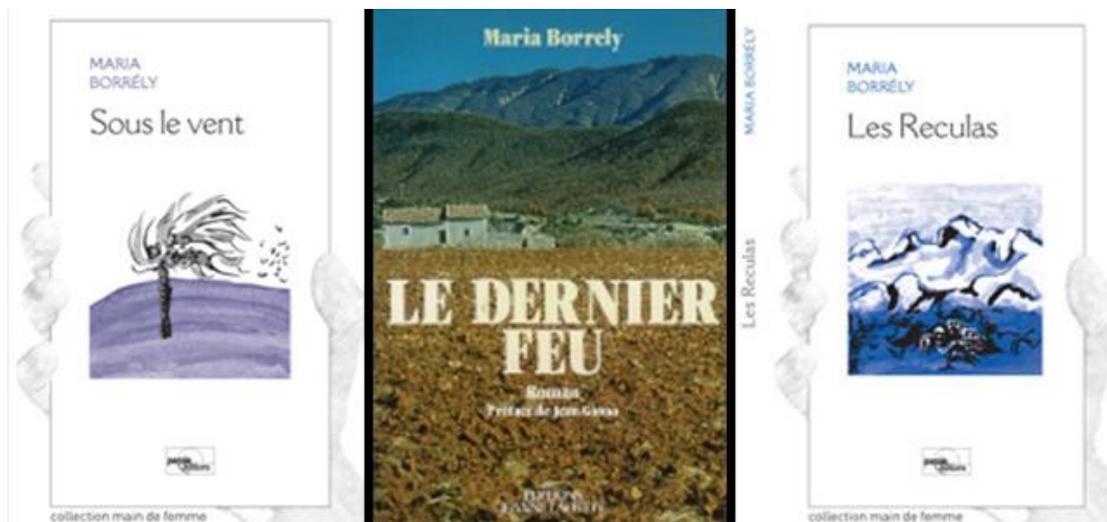
Institutrice dès 1909, résistante, épouse de celui qui deviendra à la Libération, président du Conseil général des Basses Alpes, elle demeure une figure locale dont Digne et sa région gardent le souvenir mais dont le reste de la France a oublié l'œuvre et l'existence.

Après sa mort, son fils Pierre s'est battu pour faire connaître ses livres, publiant, à compte d'auteur, un texte inédit et faisant rééditer ses romans. Ainsi, dans les années 1980, ce fut d'abord l'éditrice marseillaise Jeanne Laffitte qui fit reparaître deux ouvrages puis Yves Landrein qui, aux débuts des années 2000 à Rennes, en publia plusieurs.

Enfin, en octobre 2006, en même temps qu'il sortait *L'Homme semence* de « Violette Ailhaud », Jean Darot, des éditions Parole, rééditait *Sous le vent*, le premier roman de Maria. Une étrange coïncidence puisque les deux textes auraient, selon l'éditeur, tous deux pour décor le village de Bras-d'Asse. Le monde est petit.

### Une parenté de style

Il l'est d'autant plus que de nombreux éléments viennent renforcer l'impression de parenté. Le style d'abord et surtout. À se plonger dans les livres de Maria Borrély, *Sous le vent*, *Le Dernier Feu*, *Les Reculas* et *Les Mains vides*, on est frappé par les similitudes avec l'écriture si particulière de *L'Homme semence*. Ces phrases courtes, précises, qui s'enchaînent avec vivacité : « **Tout va aller très vite. Je pensais que les choses seraient plus difficiles. Dès cette première aube, je suis fidèle à mon serment.** » (p. 15) Et ces phrases à virgules qui ne semblent pas connaître le « et » : « **Je fais traîner, par peur, par fierté, par révolte.** » (p. 31) « **Je savais que c'était son dû, son droit, sa liberté, son chemin.** » (p. 37) « **Je prends, je mords, je frappe, je ne sais plus où je suis, je disparaïs, je perds conscience.** » (p. 33)



Et cette façon de parsemer ça et là, sa prose de mots provençaux ou plutôt, précise Jean Darot, de mots locaux : « **boustigué** », « **poudrégeais** », « **lampège** »... Autant de particularités que l'on retrouve dans les œuvres de Maria Borrély. Des phrases courtes qui s'enchaînent : « **Ça sent le gros hiver. La nuit crépit tout de gel roide. Il semble qu'il a neigé le matin.** » (*Les Reculas*, p. 65). Des phrases à virgules sans « et » : « **Avec une vitesse diabolique, le neige tourne, descend, accourt, fuit, monte** » (p. 123) « **L'ombre y pèse, dure, palpable.** » (p. 117) Etc. Ces mots « locaux » qui parsèment les récits : « **lessif** », « **terraillait** », « **festonne** » (*Les Reculas*). Et cette façon de nommer les personnages, à la paysanne, en faisant précéder leur nom d'un article : « **Le Jean** » (*L'Homme Semence*), « **La Dorothée** » (*Le dernier feu*), « **La Norine** » (*Sous le vent*).

S'ajoutent des éléments précis. L'allusion à la rivière l'Asse dans *L'Homme semence*, fait écho à la place que ce cours d'eau a dans *Le Dernier Feu* dont la crue secoue les habitants de la vallée et occupe une partie du roman. Or, la phrase de *L'Homme semence* indique précisément : « **Mes sentiments arrivent comme une crue de l'Asse.** » Une métaphore qui rappelle ce « **leur cœur palpite comme une vague d'Asse** » dans *Le Dernier Feu* ou encore ce « **comme un torrent d'Asse** » dans *Sous le vent*.

Il y a aussi ces « iscles » (bancs de sable au milieu d'un cours d'eau) qui reviennent souvent sous la plume de Maria Borrély et qui sont aussi dans *L'Homme semence*. De même cet emploi particulier du mot « **plaine** » qui renvoie au plateau de Valensole (*Sous le vent*). Et la présence particulière du vent, ce vent qui semble obséder Maria Borrély et traverse son œuvre. Il est aussi là dans *L'Homme semence* dont l'action se déroule dans un village « **en plein vent** ».

### L'ombre de Jean Giono

Le plateau et le vent, c'est d'ailleurs les éléments que donne Jean Giono du village qu'habite Maria Borrély au début de leur amitié : « **Au milieu du sauvage plateau, à l'endroit où le vent qui a sauté les Alpes retombe à pieds joints** » (préface du *Dernier feu*). L'écrivain rapporte que Maria se plaint de ce mistral qui « **troue les vitres** », dit-elle. Ce village, c'est Puimoisson, sur le plateau de Valensole, au-dessus de la vallée de l'Asse. Un lieu

où elle vit de 1918 à 1933 et où elle écrit ses trois romans. Un lieu qui correspond, bien plus que Bras-d'Asse, au décor de **L'Homme semence**. Il y a l'allusion à l'Asse, à la vallée, au plateau, aux champs de blé qu'on y cultive, au vent qui le balaie sans arrêt et il y a la référence à cette montagne de Lure que, depuis la fenêtre de sa classe, dit un vieil article de presse, Maria Borrély voit chaque jour.



Vue de Puimoisson [via Wikimedia](#)

À cela s'ajoute le thème général qui traverse l'œuvre de l'écrivaine : la vie de villages reculés et souvent désertés, l'importance des femmes, le goût pour la description de ces âmes fortes et de leur quotidien. Un ensemble que l'on retrouve dans **L'Homme semence**.

Ces coïncidences amènent à penser que Violette Ailhaud est un nom d'emprunt utilisé par Maria Borrély. D'autant que ce que l'auteure Ailhaud dit d'elle dans la préface n'est pas sans rappeler l'écrivaine Borrély. Une même foi républicaine et pacifiste, un même souffle de féminisme, une dose de régionalisme et de défense du provençal, un même enracinement dans la région du plateau de Valensole, un même passé d'enseignante. L'esquisse d'une femme de gauche, lettrée et engagée. Un engagement qui dans l'entre-deux-guerres, rappelle l'historien Jean-Marie Guillon, s'accompagnait dans les Basses Alpes [d'un devoir de mémoire concernant l'insurrection de 1851 et la répression subie par les républicains de la région, toile de fond de L'Homme semence](#).

« [La référence à 1851 émaille les années du Front populaire dans ce département. Elle est portée par l'ensemble de la gauche](#) », explique-t-il.

Il précise :

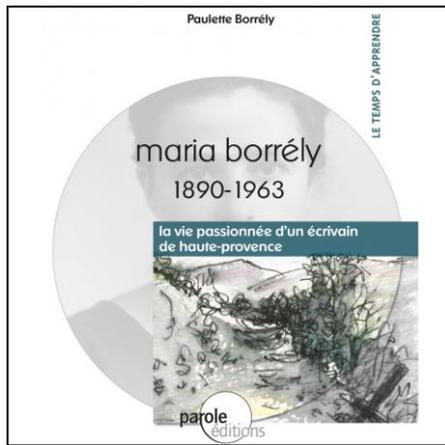
« **La manifestation unitaire qui a lieu à Digne le 11 février 1934 [en réaction à celle du 6 février] met en avant les descendants d'insurgés de 1851.** »

Une initiative, affirme l'historien, due à « **un instituteur responsable syndicaliste et SFIO** » : Ernest Borrély, le mari et camarade de lutte de Maria. Elle partage avec lui l'engagement qui les a fait soutenir la révolution d'Octobre 17, assister au congrès de Tours (1920), adhérer dans la foulée au Parti communiste puis s'en éloigner à partir de 1928.

### Virage mystique

Cette manifestation à laquelle elle a, semble-t-il, assisté, a-t-elle donné à Maria l'idée de raconter les événements de 1851 ? À étudier le style de ses différents livres, on peut penser que c'est dans ces années-là en tout cas qu'elle a écrit ce texte, juste après son séjour à Puimoisson qui s'achève en 1933. À la fin des années 1930, Maria opère un étrange tournant, abandonne son style et les romans, pour la poésie empreinte de mystique et de philosophie hindouiste. Elle est séparée de son mari, a abandonné l'enseignement, se consacre à l'écriture mais ne publie plus rien. Elle rédige de nouvelles versions de ses livres, qu'elle nomme « nouvelle édition » sans qu'ils soient pourtant réédités et renonce à faire publier un roman, réécrit plusieurs fois, **Le Don**, qu'elle présentait alors par ces mots :

« **Dans un pauvre village au cœur d'une maigre montagne [...] arrive un jour un pauvre étranger ouvrier.** » Après bien des péripéties, cet homme se révèle être « **le saint, né du soleil** » qui « **a donné [aux villageoises] la leçon sexuelle, montré la route de l'affranchissement : "le mariage, dit [le héros], ce n'est bon qu'un temps. Mari et femme on ne fait ensemble que sept pas."** » Une histoire et une philosophie qui rappellent étrangement **L'Homme semence**, cet étranger qui vient assouvir le désir sexuel des filles délaissées puis reprend sa route, laissant les femmes libres, dégagées de « **toutes les chaînes** ».



Le fait que ce roman soit demeuré inédit, malgré ses multiples réécritures, est peut-être un indice du refus de Maria Borrély de publier cette histoire un peu sulfureuse et, du même coup peut-être, de sa réticence à faire paraître un récit de la même veine, *L'Homme semence*. L'écrivaine, ayant opéré son tournant mystique et littéraire, se consacrant à l'écriture de poésies où il est beaucoup question de Dieu, n'a peut-être plus envie de ces histoires. Selon son fils, ce tournant – le « **fait le plus important** » pour comprendre l'œuvre et la personnalité de l'écrivaine, précise-t-il – a amené Maria Borrély à cesser « **toute relation avec ses éditeurs** » et confine à « **une introversion et un repli sur soi-même** ».

### « Oublier le monde »

En 1940, elle écrit, par exemple, un court poème intitulé « À l'âge de 50 ans » où elle explique que dès qu'elle cesse de prier, son âme est « **en détresse** », habitée par « **d'humbles serpents** ». Dans sa poésie comme dans ses courts textes écrits pendant ou après la guerre, le style et les thèmes n'ont plus grand-chose à voir avec ceux des années 1930. Elle délaisse les paysans et leurs villages pour, comme l'écrit son fils, « **oublier le monde** » et se consacrer aux Évangiles.

Ce tournant pourrait expliquer pourquoi *L'Homme semence* n'a été publié qu'après sa mort et sous un pseudonyme. Il s'agissait au fond de respecter ses volontés en livrant ce beau texte sans en divulguer l'auteure. Il est à noter que, se battant pour faire connaître son œuvre, son fils puis sa belle-fille ont fait paraître deux manuscrits inédits : *Les Mains vides* et *La Tempête apaisée*. Mais pas *Le Don*, et son étrange histoire de « leçon sexuelle », restés à ce jour dans les cartons des archives.

Aux questions précises sur les indices qui mènent de *L'Homme semence* à Maria Borrély, Jean Darot, l'éditeur, n'a pas apporté de réponse. Il n'a pas voulu préciser qui étaient les ayants-droits de Violette Ailhaud et ceux de Maria Borrély. Faut-il voir derrière l'aînée des descendantes ayant hérité du manuscrit le visage de la belle-fille, Paulette Borrély, auteure d'une courte biographie de l'écrivaine publiée justement aux éditions Parole, en 2011 ? Non, répond fermement l'éditeur. Alors peut-être le fils lui-même, Pierre, qui a passé une partie de son existence à faire connaître et publier l'œuvre de sa mère et s'est éteint il y a quelques années ?

### Tout est fiction

Mais cette histoire de descendante ne fait-elle pas tout simplement partie du récit fictionnel lui-même ? L'aspect très romanesque de cette transmission – un manuscrit resté vingt-six ans chez un notaire puis remis à une descendante âgée de 15 à 30 ans – tend à le faire penser. Alors que sur son site, l'éditeur indique que « **Yveline, 24 ans alors, s'est retrouvée en possession du texte, texte qu'elle a confié aux éditions Parole en 2006** », le texte du livre, lui, indique simplement : « **Yveline, 24 ans, s'est retrouvée en possession du texte de ce livre en juillet 1952.** »

Il ne précise pas ce que cette Yveline en a fait ni ne mentionne un éditeur, une maison d'édition ou une date ultérieure. Car c'est très probablement l'auteure elle-même et non l'éditeur qui a rédigé cette courte précision sur l'histoire du manuscrit. L'écrivaine l'a, à l'évidence, imaginée comme un élément de sa fiction.

Sa nouvelle n'est pas simplement l'histoire de femmes isolées et ensemencées par un semeur mais aussi l'histoire d'un manuscrit rédigé par une vieille femme au soir de sa vie au fond d'un village abandonné. Une narratrice imaginaire et une histoire inventée auxquelles il ne manque peut-être qu'une chose : le nom de l'auteure, Maria Borrély suivie de la mention « roman » sur la couverture.

NB : Les livres de Maria Borrély *Sous le vent*, *Le Dernier Feu*, *Les Reculas*, *Les Mains vides* et *La Tempête apaisée* sont disponibles aux éditions Parole tout comme *L'Homme semence*. Maria avait publié en 1928, un « essai sur le végétarisme » : *Aube... (Méditations sur la nourriture)*, réédité en 1980 par les éditions Terradou. Ses poèmes et textes inédits, ainsi que certains éléments biographiques qui sont rapportés dans cet article, sont consultables aux archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence à Digne

Vincent Quivy  
[Slate](#), 4 décembre 2017